

## LE STYLE DE LA LANGUE LITURGIQUE

par Joseph GULDEN, Oratorien  
(Leipzig, Allemagne de l'Est)

**R**APPELONS brièvement quelques notions et quelques lois, et l'importance des problèmes de style en général. D'abord, qu'est-ce que le style ? C'est « l'ensemble des moyens employés dans un texte de façon uniforme ou semblable » (Elster), c'est-à-dire ce qui concerne non seulement le choix des mots et leur ordonnance grammaticale, mais encore l'ordre rythmique, le phrasé et la diction. Le style, c'est une manière déterminée de parler ou d'écrire.

Les questions stylistiques ne sont pas seulement des questions formelles, mais elles mettent au jour des problèmes humains, religieux, psychologiques, historiques, typologiques<sup>1</sup>. « Le style, c'est l'homme. » Souvent les défauts de style ne sont pas seulement le signe d'une insuffisance de culture littéraire, mais manifestent une déficience de l'homme, soit relative à une disposition morale, soit d'ordre social, éducatif ou même religieux. A notre époque on trouve beaucoup de ces déficiences. Si bien qu'aujourd'hui presque tout discours humain est vicié. L'assainissement stylistique de la langue religieuse appelle un renouvellement de vie. Il n'est pas seulement besoin d'un intellect et d'un sens droits, mais d'un cœur, d'une âme droite, pleine de grâce, de foi, de charité. Une élocution juste présume une capacité naturelle et les conditions requises pour percevoir la réceptivité des auditeurs, pour entendre par les oreilles des autres. La capacité de bien parler — c'est-à-dire un style juste — réclame en outre une culture stylistique et un tempérament créateur, pour que les paroles et leur sens apparaissent sous leur vraie figure,

1. Cavelli Adorno 11.

que les rythmes du discours soient authentiques, enfin que la forme et la réalité soient fortement liées.

Le style diffère suivant les époques; la langue liturgique subit toujours une modification du fait de la traduction dans une langue nationale. Le style diffère encore selon les différentes langues nationales; pour chaque traduction il faut donc choisir un style, qui se développe à sa manière propre dans chacune des langues de traduction, et cela en tenant compte de la spécificité des genres littéraires. Le genre littéraire signifie la forme stylistique et les caractéristiques dues à la matière traitée, selon lesquelles se distinguent les diverses œuvres littéraires, autrement dit : « l'intention des auteurs, la façon de raisonner, la forme et l'art de la narration et de la rédaction » (*Divino afflante*).

Or les textes liturgiques sont très différents les uns des autres : quant à l'origine (Ancien et Nouveau Testament, culte de la synagogue, tradition de l'Eglise primitive grecque et latine, mentalité des peuples gaulois et germaniques du Moyen Age, etc.); quant au style, qui s'étend sur plus de trente ou au moins dix-neuf siècles; et enfin, aujourd'hui, quant aux quelque trois cents langues nationales dans lesquelles ils sont traduits. Il apparaît donc impossible de parler du style de la langue liturgique comme s'il n'y en avait qu'un.

Nous rechercherons la solution de ce problème en deux chapitres. Le premier traitera des qualités stylistiques communes à la langue *biblique*, le second des qualités de style *liturgique* qu'il faut envisager dans la traduction.

## I. LE STYLE BIBLIQUE

« Dans la célébration liturgique, la sainte Ecriture a une importance extrême. C'est d'elle que sont tirés les textes qu'on lit..., ainsi que les psaumes qu'on chante; c'est sous son inspiration et dans son élan que les prières, les oraisons et les hymnes liturgiques ont jailli, et c'est d'elle que les actions et les symboles reçoivent leur signification » (*Const. de s. Lit.*, art. 24). Le problème de la traduction dans une langue liturgique et le problème du style liturgique incluent donc le problème du style biblique. Y a-t-il des caractéristiques communes de la langue et du style de la sainte Ecriture ? Dans l'Ecriture hébraïque ou grecque, ou bien dans les anciennes traductions lati-

nes ? On se demande si les traducteurs chrétiens ont créé une nouvelle « langue biblique » ? Beaucoup de linguistes modernes répondent : Oui, au sens théologique; dans la contenance du discours nous trouvons une langue biblique et un sens nouveau, mais non dans la morphologie, ni dans la formation des mots (à l'exception de quelques mots nouveaux), ni dans la syntaxe. La sainte Ecriture n'emploie pas un grec spécial, ni chez les Septante, ni dans le Nouveau Testament; elle est écrite en grec commun, en *koïnè*<sup>2</sup>. La Bible n'emploie aucunement une langue spéciale, mais elle reflète la façon de parler vulgaire et populaire » (A. Deissmann). Cependant, nous pouvons repérer d'autre part des caractéristiques communes à la langue et au style bibliques, et cela dans tous les genres littéraires, si nombreux, de l'Ecriture sainte.

### 1. *Caractéristique de la langue biblique : la primitivité* (Ursprünglichkeit).

Le caractère spécial ou la nature propre de la sainte Ecriture, ou la « biblicité » du texte scripturaire, consiste d'abord dans sa primitivité. Martin Buber, très versé dans les problèmes de l'hébreu biblique et de sa traduction en allemand écrit à ce sujet :

Le langage de la Bible hébraïque ne tire pas sa pureté de la forme mais de sa primitivité (*Ursprünglichkeit*). Partout où le langage biblique a été soumis à une culture artificielle déterminée, il a perdu cette primitivité. Le langage biblique possède toute sa puissance biblique là où il est demeuré un langage direct. Par exemple, il appartient à la biblicité que le psaume soit un cri, non un poème; que la prière prophétique soit une invocation, non un discours artistement élaboré. Dans la Sainte Bible, la parole de l'homme qui parle n'est pas arrangée, mais reste telle quelle. Cependant elle s'élève au-dessus de tous les détails. Aussi, dans le domaine de ce langage, apparaît cette possibilité : la voix de Dieu, résonnant dans la voix et l'idiome de l'homme, et reçue dans l'écriture des hommes, ne parle pas devant nous, comme certains vers récités par un dieu dans l'apothéose de la tragédie grecque; mais elle s'adresse à nous. Parce que le langage de l'antiquité grecque est un langage travaillé, parce qu'il est un langage

2. BARR (James), *Biblexegese und moderne Semantik*, München, 1965, 238, cf. A. DEISSMANN.

élaboré, parce qu'il est une œuvre d'art, il tend au monologue... Le chœur qui, dans le Psaume, a fait cette prière : « A cause de ton amour, sauve-nous ! » écoute seulement en silence pour savoir s'il est exaucé. Le langage biblique garde le caractère dialoguant de la réalité vivante<sup>3</sup>.

On reconnaît donc à la langue biblique les attributs suivants : dans sa substance, elle est primitive, non artificielle; elle est dialoguante, non monologuante; c'est un langage direct, mais qui « s'élève au-dessus de tous les détails ». Et c'est un dialogue entre Dieu et son peuple, un dialogue entre le Père, qui est aux cieux, et ses fils bien-aimés dans le Christ, qui peuvent crier dans l'Esprit Saint : Abba, Père! « Elle s'élève au-dessus de tous les détails », c'est-à-dire qu'elle n'est pas simplement la langue de la vie quotidienne, parce qu'elle dit, avec des mots, les plus hauts mystères.

Ce qui convient donc à la langue biblique et à son style, c'est la brièveté, la simplicité, la sobriété, la gravité. L'Écriture sacrée, presque à chacun de ses versets, parle de façon figurée. Elle aime les paraboles et les allégories, dont presque toutes sont encore comprises, car elles appartiennent aux archétypes. Il s'ensuit que « le style biblique peut être conservé à peu près totalement dans les traductions. On peut ainsi conserver les éléments les plus importants, qui, aux époques bibliques, gouvernaient la relation entre le langage et les idées<sup>4</sup> ».

## 2. *Simplicité, sobriété de style dans les psaumes, hymnes et cantiques de l'Écriture Sainte.*

Ce que nous venons d'exposer est valable pour les divers genres littéraires de l'Écriture sainte. Les éléments artistiques de la langue biblique se distinguent par une simplicité archaïque de style, ainsi dans l'opposition entre l'homme qui prie et Dieu qui agit, par exemple dans le psaume 21.

... clamo... Tu autem habitas...  
 In te speraverunt... et liberasti eos...  
 Ego autem sum vermis et non homo... Tu autem utique  
 duxisti me inde ab utero...

3. Opera omnia II, 1090.

4. BARR 271.

De même, voyez le parallélisme dans les textes de prose et les poèmes. Le style hébraïque n'a pas connu les poèmes rimés, qui peuvent difficilement passer dans un autre langage; son art emploie les répétitions, soit synonymiques, soit antithétiques. Ce style de répétition est très différent de celui des hymnes sumériens dans lesquels on trouve le même vers sept fois répété<sup>5</sup>. Le peuple d'Israël a toujours combattu toute ivresse dans la célébration du culte; il n'a pas voulu devenir une prostituée. C'est même une sainte sobriété qui distingue les hymnes de l'Ancien Testament, comme celui d'Ex 15, 1, qui est peut-être le plus ancien de tous :

Cantemus Domino,  
glorioso enim magnificatus est,  
equum et ascensorem deiecit in mare.

Cette piété et cette sobriété du style biblique font la beauté incomparable des Cantiques du Nouveau Testament. C'est ainsi que, dans le Magnificat, on ne trouve aucun adjectif qui soit un simple qualificatif, tous sont attributs. Les verbes commandent tout :

... respexit... fecit... deposuit... implevit... suscepit...

Un tel style plaît beaucoup aussi aux hommes modernes. Ils aiment cette primitivité, cette simplicité, cette objectivité, cette sobriété.

D'autre part, les érudits affirment que le système d'accents rythmiques de la poésie hébraïque et celui de plusieurs langues modernes (par exemple de l'allemand<sup>7</sup>) ne sont pas très différents. Le rythme libre, par conséquent, doit aussi être gardé dans les traductions. On rejette donc avec raison le trochée<sup>8</sup>, par exemple dans les traductions des Psaumes et des prophètes en allemand<sup>9</sup>.

5. Cf. *Hymne 32*, dans le recueil de A. FALKENSTEIN et W. von SODEN, Zürich-Stuttgart, 1953, 137-182.

6. Cf. le recueil de J. AISTLEITNER, Budapest, 1959, 38 f.

7. Ceci est peut-être encore plus vrai du français. Cf. R. SCHWAB, dans *Les Psaumes*<sup>3</sup> (Bible de Jérusalem), 1964, p. 80 (N. d. T.).

8. Le trochée est un pied de la versification grecque ou latine, composée d'une longue et d'une brève. On ne lui voit pas d'équivalent en français, où les mots sont accentués sur la dernière syllabe (N. du T.).

9. Cf. Traductions des psaumes par le P. MILLER, o.s.b. et des prophètes par le P. RIESSLER.

## II. CARACTÉRISTIQUES COMMUNES DU STYLE LITURGIQUE

Toute la liturgie, dit la Constitution conciliaire, « a jailli sous l'inspiration et dans l'élan de la sainte Ecriture » (art. 24). Par conséquent, le style liturgique doit se rapprocher du style de l'Ecriture sainte.

1. Demandons-nous d'abord si les traducteurs de la liturgie latine doivent rechercher *une nouvelle langue sacrée* ou s'ils peuvent se contenter de *la langue vulgaire de la vie quotidienne* ? En ces dernières semaines une enquête a été menée à ce sujet en Autriche et en Allemagne<sup>10</sup>. Environ 80 experts, théologiens et laïcs, furent interrogés, mais tous n'ont pas répondu avec précision à toutes les questions. Répondant à la question : « Quelle langue doit-on choisir pour traduire les textes liturgiques ? » 29 votes négatifs ont rejeté expressément une langue sacrée spéciale, en partie au nom d'arguments théologiques. Quatre seulement ont totalement refusé la langue vulgaire; 46 votes ont été positifs : la langue populaire suffit; 9 votes ont demandé une langue sacrée; 7 ont répondu qu'il ne fallait employer ni la langue vulgaire ni une langue sacrée, mais trouver une langue intermédiaire, une nouvelle langue de culte, une nouvelle manière sacrée de parler, tirée d'une authentique expérience religieuse. Il est intéressant de relever que, parmi ceux qui sont partisans de la langue vulgaire, 46 ont ajouté des précisions. Il faut rechercher, disaient-ils, une langue vulgaire un peu plus élégante, une langue pure, digne, vive, réaliste, solide, religieuse, authentique, respectueuse, simple, concise, sobre; une langue vulgaire qui s'exprime aussi en figures et en paraboles; une langue vulgaire ni trop subjective, ni purement esthétique, ni moderniste, ni basse, ni triviale, ni faussement solennelle; mais une langue destinée à l'Eglise assemblée, apte à un entretien sacré; une langue qui peut servir à entendre, à méditer et à accomplir la Parole de Dieu. Certains ont écrit que le caractère sacré doit se dégager de lui-même après coup, comme la couleur d'une coupe lui vient de son métal, et non d'un placage. Une réponse relevait l'article 21 de la Constitution sur la liturgie, qui a fixé cette règle pour le langage liturgique : Il faut que « les textes... expriment avec plus de clarté ce qu'ils signifient... et que le peuple

10. *Wort und Wahrheit*, Vienne, novembre 1965.

chrétien, autant qu'il est possible, puisse facilement les saisir et y participer ».

La langue liturgique ne se renouvelle pas d'une façon authentique si ce renouvellement n'est pas le fruit d'un renouveau de vie chrétienne et surtout d'un esprit communautaire dans toute l'Eglise et en chaque paroisse. « Ayez la réalité, et les paroles suivront. »

2. Demandons à 80 réponses reçues quelles sont les caractéristiques de la langue liturgique. Pour tous les rites, la Constitution conciliaire, à l'art. 34, demande « qu'ils manifestent *une noble simplicité* ». Cela vaut aussi pour le style de la langue liturgique. Ce qui est interdit, c'est un style *artificiel*. Ainsi devait-on rejeter la tentative de Venance Fortunat, qui rédigea les prières de la messe en hexamètres<sup>11</sup>. Dans la liturgie du rite romain, on trouve un petit nombre de textes qui apparaissent comme trop artificiels, soit dans les hymnes modernes, soit dans les oraisons des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles. (Par exemple, l'oraison de sainte Jeanne de Chantal qui, dans notre missel, a été traduite en six propositions détachées<sup>12</sup>. De même, l'oraison de sainte Rose de Lima, etc.).

On trouve encore un petit nombre de textes, dans notre liturgie, dont le style est *trop verbeux*, par exemple la troisième bénédiction du Chrême, le jeudi saint, dans laquelle une même période comprend 10 parties secondaires, 14 adjectifs qualificatifs, 4 adjectifs attributs et 6 participes. Trop verbeuse aussi est la longue prière de réparation qu'il faut réciter en la fête du Sacré-Cœur, « Très doux Jésus... », dans laquelle nous dénombrons 5 longues périodes avec 24 épithètes, 9 superlatifs, 8 adjectifs attributs, 23 participes<sup>13</sup>. Il est impossible de rendre dans notre langue de tels textes en conservant leur style propre. Déjà, le début des préfaces (... *dignum et iustum, aequum et salutare...*) et certaines formules du Canon comportent des difficultés; par exemple : ... *benedictam, adscriptam, ratam, rationabilem acceptabilemque...* Le P. Jungmann a écrit au sujet de « ce genre juridique verbeux de l'antique langue sacrée du Canon qui aime les hendiadys : ... *rogamus*

11. P.L. 138, 876-879.

12. Le missel latin-français n'a pas adopté ce parti de séparer les phrases. Mais sa traduction de la même oraison (t. III, p. 133) comprend également 6 propositions, souvent complexes, totalisant 9 stiques et même 12, si l'on compte les retours des stiques trop longs pour tenir dans la ligne! (N. d. T.)

13. Il convient de dire que cette prière n'appartient pas à la liturgie (N. d. T.).

*ac petimus, etc.*<sup>14</sup> ». On trouve aussi, dans le Canon, deux, trois, quatre, voire cinq attributs, que pourtant on ne doit pas éliminer.

La verbosité est la grande tentation des traducteurs. J'estime que la version allemande du Psautier de Pie XII faite par Romano Guardini est excellente, et beaucoup la jugent comme moi. Cependant, dans la traduction du psaume 6, nous trouvons pour deux versets (5-6) 32 mots dans la traduction de Guardini, et dans celle de Martin Buber 24 seulement; dans le psaume 18, 3-7 : chez Guardini 104 mots, chez Buber 77 seulement. Le style le plus bref est la manière de parler la plus précise et la plus serrée. Quintilien a dit jadis que l'on peut comparer les périodes trop chargées d'adjectifs « à une armée dans laquelle chaque soldat serait escorté de son valet de chambre ». A notre époque, également, le style de cour venu de Byzance doit être abandonné dans notre liturgie, tels les mots *dignari* ou *iubere* dans les préfaces et les oraisons.

3. Le style de la langue liturgique doit briller par la *sobriété* et l'*authenticité*. Les bons orateurs anciens et modernes nous mettent en garde contre les faux superlatifs. Pouvons-nous prier avec sobriété et sincérité quand nous disons que « nous voulons expier les lamentables crimes du monde entier »; ou bien : « puissions-nous l'éviter, fût-ce au prix de notre sang ». Les hommes modernes rabaisent leur langage plutôt qu'ils ne le haussent. L'hymne *Ave maris stella* contient un seul superlatif vers la fin : *Summo Christo decus*. La réserve, une discipline stricte, le sérieux de la pensée, la profondeur et la sincérité de la diction atteignent leur but plus vite et mieux. Pour obtenir l'authenticité du style, il faut que la traduction vise à l'authenticité de l'expression dans la langue vivante. On doit s'interdire le pastiche. Comme je l'ai déjà dit : « On doit choisir le style dans lequel la langue du traducteur évolue spontanément. » On doit éviter les comparaisons incompatibles, ainsi que les figures fausses et vicieuses. R. Guardini nous met en garde<sup>15</sup> contre l'emploi de formules de prières qui sont aussi nuisibles pour la vie intérieure que des aliments corrompus pour l'organisme.

4. Toutefois la sobriété du style ne doit pas empêcher la *cordialité* de la langue dans laquelle s'exprime le dialogue

14. Cf. JUNGSMANN, *Missarum Solemnia*, trad. fr. I, 86.

15. *Vorschule des Gebetes* 2, Aufl. 151.



entre Dieu notre Père — qui est amour — et ses enfants bien-aimés. Césaire d'Arles demandait à ses confrères : « Est-ce que nous aimons le peuple qui nous est confié ? » Ce qu'il demandait aux prédicateurs de la Parole de Dieu vaut également dans toute la célébration de la liturgie. La langue religieuse doit manifester la charité et la vérité de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est « doux et humble de cœur ». Parce que notre pape Jean XXIII « a entendu avec les oreilles des Juifs », il a éliminé les formules dures dans la liturgie de la semaine sainte. Nous nous demandons si nous emploierons éternellement des textes comme l'Introït *Intret* : ... *redde vicinis nostris septuplum in sinu eorum, vindica sanguinem Sanctorum tuorum...*, ou d'autres du même genre. Elle ne vaut pas seulement pour les prédicateurs, la parole de Jos. Bernart sur « le tonnerre vulgaire et barbare que nous faisons tomber sur autrui... Il convient davantage que nous gardions le silence sur ceux qui ont délaissé la source du salut ».

5. Que dire sur l'*homogénéité* de la langue liturgique ? Si chaque langue nationale, si chaque genre littéraire affecte un style propre, il semble que l'*homogénéité* fera défaut. Les physiciens disent que lorsqu'on mélange divers liquides, on doit rechercher activement leur *homogénéité*. Sans aucun doute, le chant grégorien a réduit à l'*homogénéité* divers genres littéraires de textes liturgiques (par exemple dans la célébration de la messe) en leur donnant une même résonance liturgique. La liturgie latine à laquelle nous sommes accoutumés résonne pour nous comme étant rendue homogène par le caractère sacré de sa langue. Mais que faire pour les nouvelles traductions, si l'on ne doit pas viser ni rechercher à obtenir artificiellement un style sacré ? Certes, il faut rejeter les essais pour composer un nouveau texte, en vue de la célébration de la messe, à partir d'éléments en eux-mêmes excellents, mais pris à des liturgies diverses, comme l'ont fait souvent les luthériens (par exemple, la messe de fraternité « Berneuchener »). L'*homogénéité* doit être recherchée surtout à partir de la parenté spirituelle avec le texte biblique.

6. Sur l'*universalité* de la langue liturgique, il faut dire que « même dans la liturgie, l'Eglise ne désire pas imposer la forme rigide d'un libellé unique » (Const. art. 37). De même que l'*homogénéité*, l'*universalité* du style liturgique

(sans préjudice des divers rites) découle de l'universalité de la langue biblique, du Verbe du Père qui s'est incarné pour tous les hommes et du dialogue entre Dieu et tout son peuple, rassemblé dans l'unité à partir de toutes les langues et toutes les nations. L'universalité de style de la langue liturgique est faite de ses caractéristiques communes déjà énumérées.

7. Quelques-uns réclament un nouveau *classicisme* dans le style de la langue liturgique. Mais le classicisme a été dépassé dans tous les autres arts (même maintenant chez nous, dans « l'Est »!). « En transmettant une réalité en tant que celle-ci est une tradition sacrée, cette langue prend une valeur classique pour les écrivains et les lecteurs de l'âge suivant<sup>17</sup>. »

8. L'Eglise en prière dans la liturgie a « produit au cours des siècles un trésor artistique qu'il faut conserver avec tout le soin possible » (Const., art. 123). « Les Ordinaires veilleront à ce que... ils aient en vue une noble beauté plutôt que la seule somptuosité » (art. 124). Ces paroles ne valent pas seulement pour les architectes, mais aussi pour les traducteurs. Mais remarquez qu'il s'agit de la noble beauté de la sainte Ecriture. Toutes les formes du dialogue sacré ont ceci de commun qu'elles ne cherchent pas, par désir littéraire, à composer des figures artificielles, mais qu'elles s'efforcent, en vertu de la foi vive, d'obtenir cette clarté et cette intensité d'expression qui seules sont dignes du mystère du salut. Si donc, comme par hasard — quoiqu'il y ait là un enchaînement intérieur — ce dialogue donne naissance à la beauté littéraire, cela donne raison à la sainte Ecriture qui dit : « Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît » (Mt 6, 33).



Concluons de tout ce qui a été dit qu'une bonne traduction est un don de Dieu. Certes, des traducteurs savants et bien doués y sont requis. L'exégète Henri Schlier a bien décrit le processus à suivre dans le long et difficile travail de traduction<sup>18</sup>. Mais tous les éléments d'importance se trouvent déjà dans la légende, racontée par

17. BARR 271.

18. Cf. *Erwägungen zu einer deutschen Einheitsübersetzung der Hl. Schrift, in Besinnung auf das NT*, Freiburg, etc., 1964, 63-82.

la lettre d'Aristée sur l'origine de la traduction des Septante<sup>19</sup>. Nous pouvons apprendre tout ce qui est nécessaire à partir du profond sens théologique de cette légende. D'abord, les traducteurs ont travaillé individuellement chaque jour après avoir pris un bain et prié (305), dans une île et un quartier « agréable par sa tranquillité et sa lumière. » (307); ensuite ils se rassemblaient pour écouter un seul texte établi « avec piété et avec une exactitude rigoureuse ». Ensuite cette traduction était lue à l'assemblée réunie à Alexandrie, et après avoir été acceptée par elle, fut confirmée par les prêtres et les anciens (310).

Le travail d'interprétation requiert un charisme, que donne le Saint-Esprit. Les traducteurs ne doivent donc pas avoir un sentiment d'infériorité à l'égard de la langue latine. « Pour que soit sauvegardée l'unité substantielle du rite romain, on admettra des différences légitimes et des adaptations à la diversité des assemblées et des peuples... » (Const., art. 38). Une bonne traduction est un événement littéraire, certes; elle est aussi parfois une création. Mais les traducteurs doivent avoir l'ambition de créer non seulement en vertu de leur science et de leurs dons propres, mais ils doivent avoir le pieux désir de créer en vertu du Saint-Esprit.

Ce serait donc une erreur et une conduite mauvaise si chacun des experts essayait d'imposer absolument sa volonté et son jugement dans le groupe qui a reçu le mandat de traduire. Il vaudrait mieux alors qu'un seul accomplisse de son côté toute la traduction (ce que beaucoup demandent). Or, cet homme-là, selon saint Jérôme, devrait être à la fois savant, théologien, saint et poète.

Mais de même que la Parole de Dieu s'est formée dans l'histoire du Dieu vivant en relation avec son peuple de l'ancien et du nouvel Israël, et de même que la liturgie est née de l'Eglise priant et peinant, de même aujourd'hui les traductions ne naissent pas sur la « table verte » des experts, mais dans la communauté de ces experts, qui eux-mêmes ont été mis en branle par la Parole de Dieu et veulent se mettre au service du dialogue entre Dieu et l'Eglise. Ce que nos pères ont énoncé en latin avec les moyens de cette langue, il nous est permis de l'exprimer dans nos langues nationales avec des moyens stylistiques propres. Le style est différent, l'Esprit est le même.

19. Cf. P. RISSLER, *Altjüdisches Schrifttum ausserhalb der Bibel*, Ausburg, 1928, 193 pp.; O. EISSFELDT, *Einleitung i. d. AT*, 3 ed., 817.